

*L'économie
de l'attention*



Sous la direction de
Yves Citton

L'économie de l'attention

Nouvel horizon
du capitalisme ?



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

« Cet ouvrage a été publié grâce au soutien du CNRS, de la Région Rhône-Alpes et de l'umr *LIRE*. »



Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site

www.editionsladecouverte.fr

où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-7870-0

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2014.

Sommaire

	Introduction	7
	Yves Citton	
Première partie	Qu'est-ce que l'économie de l'attention ?	33
Chapitre 1	Le capitalisme comme crise permanente de l'attention	35
	Jonathan Crary	
Chapitre 2	« Économie de l'attention »	55
	Georg Franck	
Chapitre 3	L'économie médiatique de l'attention : l'ivrogne et le réverbère	73
	Daniel Bougnoux	
Chapitre 4	Médiologie des régimes d'attention	84
	Dominique Boullier	
Chapitre 5	L'économie cérébrale de l'attention	109
	Jean-Philippe Lachaux	
Deuxième partie	L'économie politique de l'attention numérique	121
Chapitre 6	L'attention entre économie restreinte et individuation collective	123
	Bernard Stiegler	
Chapitre 7	Attention ou trafic ? Critiques de quelques illusions d'économies	136
	Adrian Staii	

L'économie de l'attention

Chapitre 8	Attention et expérience à l'âge du neurototalitarisme	147
	<i>Franco Berardi</i>	
Chapitre 9	Google PageRank, une machine de valorisation et d'exploitation de l'attention	161
	<i>Matteo Pasquinelli</i>	
Chapitre 10	Économiser l'attention dans l'interaction homme-machine	179
	<i>Claudia Roda</i>	
Chapitre 11	Le régime de la dispersion : quand les notifications s'invitent dans la vie privée	191
	<i>Julien Pierre</i>	
Troisième partie	L'économie éthique et esthétique de l'attention	205
Chapitre 12	Dispositifs et régimes de l'attention	207
	<i>Pierre Le Quéau</i>	
Chapitre 13	Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation	219
	<i>Anthony Pecqueux</i>	
Chapitre 14	Posture d'écoute et attention au monde sonore	229
	<i>Henry Torgue</i>	
Chapitre 15	Attention et valorisation : esquisse d'une poétique de la remarque	239
	<i>Christophe Hanna</i>	
Chapitre 16	Éthique de l'attention	252
	<i>Sandra Laugier</i>	
Chapitre 17	Capitalisme artiste et optimisation du capital attentionnel	267
	<i>Martial Poirson</i>	
	Présentation des contributeurs	287
	Remerciements	293
	Bibliographie générale	295
	Table des matières	317

Introduction

Yves Citton

Une *nouvelle économie* est-elle en train de reconfigurer nos modes de production et de communication, comme certains le proclament depuis quelques décennies ? Est-il opportun de la caractériser par le rôle dominant qu’y joue un nouveau type de rareté, portant moins sur les ressources matérielles que sur cette forme d’énergie mentale qu’est *l’attention* ? Si tel est bien le cas, faut-il espérer y trouver les ressorts d’un dépassement des logiques oppressives qui ont caractérisé l’époque industrielle, avec ses asservissements mécaniques et ses dégradations environnementales ? Ou faut-il au contraire y dénoncer le dernier triomphe d’un capitalisme entrant dans sa phase « terminale » ? Telles sont les questions de fond auxquelles cet ouvrage collectif tente d’apporter quelques éléments de réponse.

Un renversement de nos économies ?

Depuis les années 1970 [Toffler, 1970 ; Simon, 1971 ; Kahneman, 1973], mais avec une insistance accrue depuis le milieu des années 1990 [Goldhaber, 1996 ; Aigrain, 1997], de nombreuses voix proclament le basculement – imminent ou en voie de réalisation – de nos économies « traditionnelles » vers une *économie de l’attention*. L’intuition en est séduisante, tant chaque instant de notre vie paraît la confirmer : nous autres, citoyens des pays surdéveloppés, connectés à des réseaux de communication de plus en plus riches, vivons notre surabondance consumériste et informationnelle comme un déficit chronique de temps

d'attention [Hallowell, 2006 ; Jackson, 2009 ; Gallagher, 2009 ; Rosa, 2010 ; Chabot, 2013]. Les meilleurs managers, traders et autres leaders du monde de demain, nous assure-t-on, sont ceux qui sauront le mieux allier une attention flottante, permettant de « sentir intuitivement » l'émergence de nouveautés significatives, avec une capacité à focaliser intensément leur attention (et celle de leurs collaborateurs) sur les enjeux insoupçonnés de ces nouveautés [Davenport et Beck, 2000 ; Goleman, 2013b].

Face aux multiples sollicitations de nos engagements collaboratifs, comme face aux innombrables opportunités de profit ou de plaisir offertes par nos nouvelles technologies, le principe de rareté paraît s'être radicalement déplacé, depuis le pôle de la production vers le pôle de la réception. Pendant des dizaines de milliers d'années, l'« économie » a consisté pour les humains à maximiser la production de biens (matériels) à partir de ressources toujours (plus ou moins tragiquement) affectées de rareté ; nous nous trouverions actuellement dans une situation renversée, où les biens (culturels) de consommation nous sont parfois offerts gratuitement (Google Books, Wikipedia, YouTube) et où le problème principal est d'optimiser notre capacité à recevoir (filtrer, absorber, digérer) cette production surabondante [Davenport et Beck, 2000 ; Lanham, 2006 ; Bester, 2009].

Tel est bien le mantra de cette bonne nouvelle dont veulent nous convaincre les prêtres du nouveau marketing, du nouveau management ou de la nouvelle économie de l'esprit posthumaniste : dans les dispositifs mis en place par le capitalisme contemporain, ce sont les consommateurs qui détiennent la ressource devenue la plus rare et la plus précieuse – leur attention – et il faut s'attendre à voir se généraliser les agencements dans lesquels nous recevons des services gratuits (Google, Facebook) en échange d'un accès privilégié à nos capacités et dispositions attentionnelles. Hier, pour des raisons bien compréhensibles, il fallait payer (cher) pour pouvoir acquérir un livre illustré et copié à la main sur une peau d'animal, résultant d'un processus de production matérielle requérant des semaines d'effort. Aujourd'hui nous payons (peu) pour acheter un livre de poche, produit sur des rotatives crachant des milliers de volumes par heure – voire pour obtenir le droit de

copier un fichier numérique dont le transfert ne coûte (apparemment) plus rien à personne. Demain, ce seront les producteurs de contenu qui devront nous payer pour que nous leur fassions l'honneur, la grâce et le privilège de leur accorder un peu de notre précieuse attention – ce qui est en réalité déjà le cas, dès lors que c'est la publicité qui finance notre « libre » accès aux contenus mis en ligne sur des sites comme YouTube.

Les limites de ce nouvel évangile commercial sautent aux yeux. D'une part, la fabrication des manuscrits par les moines du Moyen Âge relevait d'une « économie » qui n'avait guère en commun avec le système de transactions monétarisées que nous envisageons aujourd'hui sous ce terme. D'autre part, outre cette universalisation naïve d'un économisme étroitement déterminé d'un point de vue historique et culturel, seul un dramatique aveuglement aux dilapidations et aux dévastations écologiques causées par notre « surabondance » consumériste peut nous avoir illusionnés au point de croire que les problèmes liés à la rareté des ressources matérielles nécessaires à notre bien-être appartenaient aux soucis du passé. Non seulement nos navigations prétendument « immatérielles » reposent sur l'exploitation typiquement industrielle de la main-d'œuvre chinoise, sur une consommation croissante d'énergie, ainsi que sur l'épuisement rapide de certains métaux rares, mais l'emballage des déséquilibres climatiques causés par notre productivisme effréné nous promet de nouvelles crises de rareté on ne peut plus matérielles et énergétiques [Blum, 2012 ; Squarzoni, 2012 ; Bonneuil et Fressoz, 2013].

La question n'est donc pas de déterminer si l'économie de l'attention est en passe (ou non) de « remplacer » les conceptions traditionnelles de l'économie – mais de comprendre comment elle pourra contribuer à en *reconfigurer* certaines logiques. De même que l'industrialisation n'a nullement remplacé l'artisanat ou l'agriculture, mais en a néanmoins profondément restructuré le statut, les dynamiques et les rapports de force, de même faut-il sans doute considérer le rôle croissant joué par l'économie de l'attention comme une couche supplémentaire de complexité, appelée à reconfigurer les couches antérieures, sans aucunement les abolir. Plutôt que d'envisager un « renversement » de nos

économies, il convient donc de mieux comprendre les enjeux, la portée et les limites des reconfigurations induites par les dynamiques propres à l'économie de l'attention. C'est ce que tentera de faire la réflexion collective proposée dans les pages de cet ouvrage.

Cinq cadrages fondateurs

Une première section présentera quelques-uns des textes et des cadres conceptuels devenus d'ores et déjà « classiques » dans les débats sur l'économie de l'attention qui se sont déroulés au cours des deux dernières décennies. Les travaux de l'historien de l'art Jonathan Crary (chapitre 1) commencent par nous inviter à prendre un important recul historique pour resituer les angoisses et les dénonciations récentes autour d'une « crise de l'attention » – emblématisée par l'augmentation spectaculaire des diagnostics de « troubles du déficit de l'attention » (TDA), traités à grand renfort de ritaline) – au sein d'une dynamique persistante dont se nourrit le capitalisme depuis le dernier tiers du XIX^e siècle [Crary, 2001]. Plutôt qu'à mettre sur le compte d'Internet ou des jeux vidéo une « distraction généralisée » dont seraient victimes (ou responsables) les générations natives du numérique [Jackson, 2009 ; Carr, 2011], Jonathan Crary nous fait voir que l'attention est au cœur des tensions anthropologiques générées par le capitalisme depuis le développement simultané de l'industrialisation (comment rester attentif sur une chaîne de montage ?) et du consumérisme publicitaire (comment attirer l'attention des consommateurs sur les marchandises produites en surabondance ?). L'émergence, à la même époque, de la psychologie expérimentale (comment mesurer les limites de la capacité humaine à rester attentif ?) et des mass media audio-visuels (comment moduler les désirs et les intérêts des nouveaux producteurs-consommateurs ?) a lancé une dynamique où de nouvelles technologies, depuis le téléphone et le cinéma jusqu'à la tablette numérique et le smartphone, ont sans cesse restructuré « une crise permanente de l'attention », avec de nouvelles sollicitations attentionnelles causant périodiquement de nouvelles plaintes sur la distraction des nouvelles générations.

Est-ce à dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil de l'attention, et que les inquiétudes actuelles imaginent des nouveautés inexistantes ? Rien ne serait plus trompeur. Le philosophe et sociologue Georg Franck a été l'un des tout premiers penseurs à prendre la mesure de la nouveauté anthropologique que constitue l'économie de l'attention. Bien avant que les articles de Michael Goldhaber, les déclarations d'Eric Schmidt (patron de Google) ou de Patrick LeLay (patron de TF1) ne fassent débat et scandale à propos du « temps de cerveau disponible vendu à Coca Cola », Georg Franck publiait un article posant les bases d'une approche conceptuelle rigoureuse d'une « économie de l'attention » (titre du texte fondateur publié dès 1993, enfin traduit en français pour constituer le chapitre 2 de cet ouvrage). Son parti pris est simple, mais il le pousse bien plus loin et le développe bien plus profondément que les analystes ultérieurs : pour être davantage qu'une métaphore facile (et un peu creuse), une « économie » de l'attention doit démontrer par quelles modalités concrètes quelque chose d'aussi éphémère et hétérogène que l'attention peut être homogénéisée pour servir de « monnaie », comment elle peut être accumulée pour devenir l'équivalent exact d'un « capital », ou encore par quelles institutions « financières » sa circulation peut être régulée. En répondant précisément à ces questions de base, Georg Franck nous conduit à mesurer l'asymétrie fondamentale qui structure nos régimes attentionnels depuis l'avènement des mass-médias (qui ont « industrialisé » les communications inter-humaines), il nous aide à concevoir la prééminence comme un nouveau rapport d'« exploitation » entre nouveaux riches et nouveaux pauvres (en attention), il nous convie à envisager les chaînes de radio et de télévision comme l'équivalent de banques en charge de semer de l'information afin de moissonner de l'attention (revendue à leurs annonceurs) – l'ensemble de ce dispositif constituant une évolution socioanthropologique que l'auteur baptise du terme de « capitalisme mental » [Franck, 2005, 2013].

Si les questions d'économie de l'attention pénètrent aujourd'hui en France avec une bonne décennie de retard sur les débats suscités aux USA (autour des gourous de la « nouvelle

économie »), en Allemagne (autour des *Medienstudien*) et en Italie (en résistance à l'empire berlusconien), il est une école de pensée francophone qui s'est intéressée aux dispositifs attentionnels dès le début des années 1990 – la médiologie [Debray, 2009]. Daniel Bougnoux rappelle (chapitre 3) que notre attention au monde ne relève jamais de la simple ouverture réceptive aux nouveautés susceptibles de nous intéresser : tout autant que par la sensibilité aux stimuli extérieurs, l'économie propre à notre attention se caractérise par un travail de filtrage impliquant une inéluctable « clôture informationnelle » [voir aussi Bougnoux, 2001]. Loin de fonctionner comme de simples vecteurs d'information, nos dispositifs médiatiques ont pour tâche de nous protéger d'une surabondance d'information ingérable comme telle. Cette nécessaire économie du filtrage prend toutefois une dimension directement politique, dès lors qu'on se demande quels sont critères de « pertinence » au nom desquels elle opère : c'est dans ce contexte médiologique que la phrase de Patrick LeLay sur le temps de cerveau disponible vendu par TF1 à Coca-Cola prend toute sa dimension inéluctablement anthropologique et politique.

Dominique Boullier, qui mène depuis plus d'une décennie des travaux de renommée internationale sur nos régimes attentionnels [2009, 2012], reprend la balle au bond des médiologues pour recadrer l'économie de l'attention entre la financiarisation accélérée de nos économies et l'horizon écologique qui demeure souvent leur impensé tragique (chapitre 4). Il montre l'intérêt de distinguer au moins quatre régimes attentionnels, polarisés autour d'un axe d'immunité et d'un axe d'irréversibilité. Au régime de « fidélisation » qui caractérisait bon nombre d'institutions traditionnelles s'est substituée une dominance du régime d'« alerte », entretenu par la logique concurrentielle qui structure nos mass-médias. Non moins importante est toutefois la distinction entre certains régimes attentionnels relevant de la « projection », qui nous rassurent au sein de la « clôture informationnelle » analysée par Daniel Bougnoux au chapitre précédent, et d'autres régimes relevant de l'« immersion », qui nous plongent dans l'expérience déstabilisante d'univers inédits hors de notre contrôle et loin de nos repères habituels. Si

l'excroissance hégémonique de la sphère financière peut apparaître comme une réponse aux défis attentionnels imposés par une complexification et une intrication accélérées de nos collaborations productives, cette réponse mérite d'être réévaluée à la lumière des rapports qu'entretiennent nos différents régimes attentionnels : notre avenir restera sombre tant que se perpétuera l'actuelle domination médiatique d'un régime d'alerte permanente (asservi au court terme des profits financiers), associé à un régime de projection à la fois paranoïaque (à travers ses dérives sécuritaires) et autiste (avec sa négligence criminelle envers les menaces globales du dérèglement climatique) [Thorel, 2013]. C'est pour nous extraire de cette économie catastrophique de l'attention que Dominique Boullier propose une reconfiguration de nos régimes attentionnels autour de la catégorie d'« habitèle », chargée de rassembler nos préoccupations communes (à l'échelle désormais inéluctable de planète) au sein de dispositifs pluralistes, soucieux d'assurer la diversité et la multiplicité des multiples bulles informationnelles dont se nourrissent nos cultures.

Enfin, cette section inaugurale se clôt avec l'apport des neurosciences, dont les développements spectaculaires nous invitent à concevoir une économie *neuronal*e de l'attention (chapitre 5). Dès lors qu'on ne réduit pas la « vérité ultime » des phénomènes attentionnels aux mécanismes observés dans les cerveaux individuels soumis à l'imagerie en résonance magnétique – qui présente la limite évidente de les isoler et de les couper de tout leur contexte socioculturel –, les leçons à tirer des découvertes récentes des neurosciences sont d'une importance cruciale pour comprendre les dynamiques structurant nos attentions individuelles et collectives. Jean-Philippe Lachaux, qui vient de publier le livre le plus détaillé et le plus à jour sur notre compréhension actuelle du *Cerveau attentif* [2011], passe ici en revue quelques-unes de ces leçons les plus suggestives. On voit ainsi s'esquisser trois « économies » internes au cerveau humain, dont la collaboration compétitive apporte une lumière passionnante sur nos orientations attentionnelles. Un premier système *perceptif*, quasiment automatique, régit notre attention à l'environnement suivant les saillances repérées par une activité constante et

mécanique de balayage sensoriel ; un deuxième système, plus largement *émotionnel*, vient opérer un deuxième niveau de filtrage selon les logiques propres d'un circuit de récompense régi par la considération de l'utilité générale ; enfin, pour certaines opérations excédant les ressorts de l'habitude, un système *exécutif* vient corriger les comportements spontanés pour les adapter à des utilités plus ponctuelles. C'est de l'interaction complexe entre ces trois systèmes « concurrents » – au double sens où ils marchent le plus souvent de pair, mais où ils peuvent parfois entrer en compétition entre eux – que résulte l'économie de l'attention régissant, au niveau individuel, nos comportements quotidiens.

Une première leçon mérite d'être tirée de ces cadrages inauguraux : on ne comprendra mieux les ressorts et les enjeux de nos économies de l'attention qu'en respectant la multiplicité des niveaux allant du développement global des dynamiques capitalistes au cours des cent cinquante dernières années jusqu'à l'observation microscopique des réseaux neuronaux. Le « foyer » (*oikos*) de l'économie de l'attention exige d'être conçu à travers une superposition de couches en constantes interactions, se déployant à des échelles incommensurables entre elles, mais dont notre défi majeur consiste justement à essayer de saisir leurs dynamiques d'ensemble.

Les enjeux politiques de la numérisation de nos attentions

Même s'il est indispensable de resituer les discours actuels sur la « crise de l'attention » et le « règne de la distraction » au sein de perspectives historiques larges et d'évolutions sociologiques de long terme, ce n'est sans doute pas un hasard si la flambée récente de débats, qui a gagné spectaculairement en visibilité à partir de 1996, s'est concentrée sur l'impact des technologies numériques. La deuxième grande section de cet ouvrage sera consacrée à explorer plus précisément ce qu'il en est des implications sociopolitiques du développement et de la diffusion massive des connexions internet, des moteurs de recherche et des smartphones. Plus qu'à déterminer si « Internet nous rend bêtes » (parce qu'incapable d'attention soutenue) [Carr, 2010], il s'agira

de mieux comprendre à la fois *comment* nos postures attentionnelles se trouvent reconfigurées par les déploiements actuels des technologies numériques diffusées suivant les logiques du capitalisme financier, et *par quels moyens* nous pouvons espérer nous réapproprier ces technologies numériques – afin de les mettre au *service* de nos besoins attentionnels plutôt que de leur *exploitation*.

Bernard Stiegler, qui est l'un des premiers en France à avoir pris ces questions au sérieux [1996, 2004, 2008], propose ici de distinguer entre une « économie générale » de l'attention, qui identifie toutes les cultures humaines à certaines façons particulières de faire attention à ceci plutôt qu'à cela, et une « économie restreinte » de l'attention qui, en régime capitaliste, menace d'épuiser nos ressources attentionnelles en les exploitant selon des logiques « hyperindustrielles » (chapitre 6). Bernard Stiegler souligne à quel point les triomphes apparents du capitalisme consumériste reposent sur des dynamiques attentionnelles qui se trouvent d'ores et déjà « révolues », du fait des nouveaux modes de communication et de collaboration rendues possibles par les réseaux numériques : c'est bien une (autre forme de) « révolution » qui est en train de prendre forme avec le déploiement des cultures numériques. Il serait bien entendu vain d'attendre que la magie d'Internet suffise à émanciper l'humanité par la seule grâce de son développement spontané : contre les puissants appareils de capture mis en place par Google, Apple ou Facebook, Bernard Stiegler esquisse les principes d'une restructuration du Web qui, en modifiant quelque peu les façons dont nous faisons attention à nos interprétations respectives sur internet, pourraient mieux articuler nos individuations psychiques et collectives.

C'est la réalité d'une telle « révolution » qu'Adrian Staii remet en question dans une contribution qui pose des questions épistémologiques et politiques essentielles sur la notion même d'économie de l'attention (chapitre 7). Si cette expression nous aide à mieux repérer des phénomènes insuffisamment étudiés, sa prétendue nouveauté ne conduit-elle pas également ignorer des réalités bien établies ? La diversité des rapports sociaux inclus sous la rubrique de l'attention ne dilue-t-elle pas dans un certain flou artistique ce que les théories des industries culturelles ont mis

plusieurs décennies à mieux comprendre et à distinguer [Miège, 2000 ; Bouquillon *et al.*, 2013] ? Adrian Staii suggère que la notion de « trafic », élaborée à propos des industries culturelles (à travers les quatre modèles de l'éditeur, du flot, du club et du compteur), rend compte de mécanismes de compétitions, de conflits et de domination auxquels l'économie de l'attention risque de s'aveugler en prétendant s'imposer comme nouveau paradigme général. Si ce paradigme est véritablement nouveau, et si sa validité se confirme, ce ne saurait être pour « remplacer » les analyses sociales et politiques produites par les théories des industries culturelles, mais pour en raffiner et en infléchir certains développements à venir, en les articulant plus soupagement avec des domaines connexes.

Car, révolution ou pas, il y a bien du nouveau sous le soleil de Google – et ce sont ces nouveautés dont les deux chapitres suivants essaient de nous faire saisir les enjeux. Franco Berardi (chapitre 8) s'attache à comprendre en quoi les conditions même de notre expérience se trouvent transformées par certains modes opératoires des nouvelles technologies (comme les GoogleGlass). Si, comme l'a énoncé William James dans un chapitre fondateur des études psychologiques, « notre expérience se définit par ce à quoi nous acceptons de prêter attention » [James 1890, p. 402], alors notre utilisation ubiquitaire des algorithmes de quelques moteurs de recherche dominants constitue effectivement une reconfiguration majeure de notre attention, de notre expérience, de nos formes de vie sociale et de notre rapport à tout notre environnement. Les problèmes d'économie de l'attention relèvent, selon Franco Berardi, d'une incompatibilité fondamentale du cyberspace avec le cybertemps – incompatibilité qui rend insoutenable nos modes de vie abreuvés de stimulations que nous n'avons plus le temps d'élaborer, ni affectivement, ni, par conséquent, effectivement. En opérant de plus en plus directement sur notre plasticité neuronale, le capitalisme terminal – que Berardi baptise de « sémiocapitalisme » pour souligner le rôle central qu'y jouent les circulations de signes et d'images – menace de mettre en place un « neurototalitarisme » auquel on ne saurait résister par les méthodes de lutte politiques traditionnelles, mais qui

appelle de nouveaux modes d'intervention [voir aussi sur ce point Galloway et Thacker, 2007].

Matteo Pasquinelli, pour sa part, analyse au scalpel le lien essentiel qui associe attention et valorisation au sein de ce dispositif central pour notre économie numérique de l'attention qu'est l'algorithme PageRank, par lequel Google filtre, classe et hiérarchise les réponses proposées à nos requêtes (chapitre 9). Distinguant entre « classement » (*ranking*) et « notation » (*rating*), ce chapitre permet à la fois de saisir la continuité qui associe des domaines d'évaluation aussi éloignés entre eux que le sont les facteurs d'impact basés sur les citations d'articles scientifiques, les algorithmes des moteurs de recherche, la fixation du prix des œuvres d'art à la mode et les triples A attribués aux États par des agences de notation. Dans tous ces cas, on observe à l'œuvre un « modèle tourbillonesque de valorisation », dont PageRank donne la formule la plus épurée – au point que le classement opéré par Google constitue aujourd'hui l'étalon le plus adéquat et le plus puissant pour mesurer la valeur d'attention dont bénéficient les êtres (humains et non humains) composant notre monde. On est ici au cœur du nœud qui associe les phénomènes attentionnels à leurs conditionnements économiques : on ne saurait comprendre les enjeux anthropologiques et les implications politiques de PageRank sans mobiliser une analyse économique des logiques du capitalisme, qui exige de se familiariser avec ces concepts (anciens et nouveaux) que sont la « valeur-attention », la « plus-value de réseau », le « parasite » ou la « rente ».

Si une vision macroéconomique est indispensable pour comprendre ce qui se joue dans nos régimes attentionnels, il importe également d'observer les multiples microéconomies qui nous relient à nos claviers, nos écrans et nos environnements immédiats. C'est ce que fait Claudia Roda, qui résume ici plus d'une décennie de travaux consacrés à l'amélioration des dispositifs d'interface proposés par les logiciels pour optimiser nos utilisations des appareils numériques [Roda 2010] (chapitre 10). Comment rendre nos machines aussi « polies » que nos enfants (en les faisant obéir au principe voulant qu'on n'interrompe pas quelqu'un quand il parle) ? Comment leur imposer le respect de

notre temps de concentration ou de loisir ? Avant de faire l'objet de revendications politiques ou de cadrages juridiques, ces questions relèvent d'abord de choix très concrets (et très complexes) opérés au niveau du design du hardware et (surtout) des logiciels d'interface [Galloway, 2012]. Or la mise au premier plan de l'économie de l'attention, dans la conception des logiciels d'interface, est encore un phénomène très récent, dont Claudia Roda présente ici les paramètres les plus importants.

Ni le hardware ni les logiciels n'ont toutefois le moindre effet tant qu'il n'y a pas des usagers disposés à s'en servir – souvent pour en détourner considérablement les usages ou pour en faire apparaître des propriétés insoupçonnées. C'est ce qu'étudie Julien Pierre, à partir du cas particulier des « notifications » que des appareils nous envoient pour nous rappeler d'accomplir telle ou telle tâche – lire un courriel nouvellement arrivé, prendre connaissance d'une information urgente, accomplir une opération programmée à l'avance, etc. (chapitre 11). Cela requiert de mener une enquête sur trois niveaux superposés : celui des ingénieurs en charge de cette économie générale de l'attention qu'est le World Wide Web, celui des concepteurs d'interface (en l'occurrence de jeux vidéo), et celui des usagers (des étudiants observés dans une enquête quantitative et qualitative de longue haleine). En observant les va-et-vient multiples entre ces trois niveaux, on voit alors se tramer un « régime de dispersion » [Datchary, 2011] où des notifications multiples s'invitent constamment dans la vie privée, où les étudiants profitent des heures de cours pour répondre aux courriels envoyés par l'administration de l'université (au lieu d'écouter ce que leur professe l'enseignant), où les jeux vidéo rythment la vie des joueurs selon des temporalités bien plus lentes et diffuses que ne le laissent imaginer les clichés habituels sur les dangers de l'immersion vidéoludique.

L'ensemble de ces analyses consacrées aux enjeux politiques de la numérisation de nos environnements attentionnels fait bien apparaître la double face de la référence à une « économie de l'attention ». D'une part, on désigne ainsi les tentatives d'appropriations commerciales de nos ressources attentionnelles, selon un mouvement de fond qui voit la dynamique capitaliste aligner

nos esprits sur sa quête de profits financiers, un siècle après avoir aligné nos corps sur ses chaînes de montage. Malgré les nouveautés introduites par les cultures numériques en termes d'interactivité, de variabilité, d'inventivité ou de collaboration de pair-à-pair, c'est encore très souvent une logique industrielle qui paraît régir les modes d'exploitation auxquels sont actuellement exposées nos attentions.

Mais l'économie de l'attention, dans la plupart des études réunies ici, désigne aussi – plus largement – des besoins et des désirs relationnels qui excèdent considérablement les appareils de capture que le capitalisme a pu imaginer pour en tirer des sources de profit financier. Les surcharges et les pénuries attentionnelles, les besoins de reconnaissance et les soifs de considération, les acrobaties de multi-tasking et les exigences de concentration sont certes conditionnées par nos systèmes économiques, mais elles participent d'un « aménagement » (*oikonomia*) de notre temps et de nos existences irréductible aux seules questions de salaire, de copyrights et de plus-value : il y a une économie de l'attention au-delà des appropriations économiques de nos ressources attentionnelles. C'est à cet au-delà qu'est consacrée la dernière section de cet ouvrage.

L'économie relationnelle de l'attention

Contre les tendances propres à une « économie restreinte » de l'attention, qui est fréquemment tentée de s'en tenir à des approches quantitatives et de réduire son objet à une fonction simpliste de « temps de cerveau disponible », toute étude sérieuse des phénomènes attentionnels doit faire face au double défi que constituent, d'une part, la diversité des qualités d'attention caractérisant nos multiples modes d'expérience et, d'autre part, les implications profondément anthropologiques des paramètres permettant de spécifier ces divers modes d'expérience. Davantage que les économistes, les neurologues ou les designers de logiciels, ce sont ici les anthropologues et les urbanistes, les philosophes et les artistes qui peuvent nous aider à mieux mesurer les enjeux relationnels de la façon dont nous aménageons nos environnements attentionnels.

Pierre Le Quéau commence par nous rappeler qu'en insistant sur la fonction de filtrage, nos conceptions dominantes de l'économie de l'attention négligent souvent le rôle pourtant essentiel qu'y jouent les phénomènes de *cadrage* (chapitre 12). L'*oikos* de l'« économie » est ici à entendre dans son acception étymologique de « foyer » : à une échelle simplement quantitative opposant la distraction à la concentration, il faut substituer une approche permettant de mesurer les différences qualitatives de cadrage, qui nous engagent à donner à la même réalité des significations potentiellement très différentes, selon les angles et les « focalisations » à partir desquels on les considère. Il montre aussi, en s'appuyant sur Schutz, Goffman, Simmel et Simondon, que nos foyers attentionnels structurent simultanément des points de vue sur le monde et des communautés réunies autour de (et par) ces points de vue : nous faisons foyer commun (*oikos*) en focalisant notre attention par des effets de cadrage partagés.

Ce sont précisément des phénomènes de déplacements de foyers attentionnels qu'étudie le travail d'Anthony Pecqueur (chapitre 13) : les petits gestes qui nous font lever les yeux de notre livre dans un wagon de train, ou enlever l'une de nos oreillettes pour écouter une annonce faite aux passagers, esquissent bien une microéconomie attentionnelle faite de re-focalisations incessantes ainsi que de torsions occasionnelles. Entrer dans le détail de ces petits gestes aide à déboulonner les généralisations hâtives concernant notre distraction malade ou notre asservissement aux logiques financières : l'inventivité dont font preuve les usagers des technologies (nouvelles ou anciennes) relativise – sans les invalider complètement, bien entendu – les visions apocalyptiques d'un capitalisme en phase terminale. Les dynamiques collectives, qu'elles soient générées par des envoûtements mass-médiatiques ou qu'elles soient agencées par des algorithmes numériques, sont toujours retravaillées par l'entre-jeu complexe de nos attentions conjointes, qui dirigent (ou tordent) nos foyers d'attention selon les focalisations perçues à chaque instant chez ceux qui nous entourent immédiatement.

Peut-on encore parler d'« économie de l'attention » si l'on substitue nos expériences du monde sonore aux conceptions

dominantes adossées à un modèle visuel ? C'est la question provocatrice que pose Henry Torgue à partir d'une scène de conflit sonore observée devant un centre commercial de la ville australienne de Perth (chapitre 14). Dès lors qu'on ne peut pas fermer les oreilles comme on ferme les yeux, nous avons souvent conscience de devoir « subir » notre attention au monde sonore, là où nous croyons généralement « faire » (activement) attention aux stimuli visuels qui nous entourent. Que cette attention acoustique soit directement connectée à nos dispositions émotionnelles, qu'elle relève d'expériences d'immersion autant que de focalisation, qu'elle nous mette en contact immédiat avec des formes d'altérité souvent conflictuelles – voilà qui mérite de nous faire revisiter certaines (fausses) évidences des modèles économiques qui sous-tendent nos conceptions de l'attention [voir aussi Szendy, 2001].

Si le recadrage de nos expériences attentionnelles en direction du monde sonore tend à questionner la part qu'y jouent nos intentions actives, le déplacement vers certaines pratiques poétiques contemporaines permet de mettre en exergue une forme d'activité langagière très particulière du point de vue de sa structure attentionnelle : *la remarque*, dont Christophe Hanna esquisse ici une poétique inspirée de Wittgenstein (chapitre 15). Le lien illocutoire entre remarquer et faire remarquer instaure une économie d'attentions étroitement conjointes entre elles. Lorsqu'un poète comme Frédéric Danos mobilise ce lien sur un marché de Caen pour augmenter de dix centimes la valeur d'une pièce d'un euro, lorsqu'une auteure comme Nathalie Quintane égrène les remarques apparemment insignifiantes sur ses chaussures, lorsqu'un artiste comme Julien Prévieux collectionne des « lettres de non-motivation » où il écrit à des entreprises pour refuser les emplois dont elles ont publié les offres, on s'aperçoit que l'esthétique de la remarque révèle le lien incestueux qui associe attention et valorisation au sein d'une boucle récursive brouillant la distinction des causes et des effets : si l'on tend à remarquer ce qu'on valorise, on tend aussi à valoriser ce qu'on a remarqué, sans qu'il soit vraiment possible de distinguer l'œuf de la poule. On touche ici du doigt le cœur de ce qui unit

intimement économie et attention : il n'y a d'économie que sur la base de certaines mesures de valeur, et il n'y a de valorisation qu'envers des objets auxquels nous faisons attention.

C'est ce même nœud incestueux entre attention et valorisation qu'explore Sandra Laugier en présentant le rôle central joué par l'attention dans la conception de l'éthique proposée par des philosophes comme Cora Diamond, Iris Murdoch ou Stanley Cavell, s'inscrivant eux aussi dans la filiation de Wittgenstein (chapitre 16). Si, comme le suggèrent ces penseurs, la morale est à situer au niveau de la perception des détails de la vie ordinaire, et si cette perception requiert un certain effort et une certaine éducation de l'attention, alors l'éthique repose bien sur une certaine économie de l'attention. En observant de plus près les formulations proposées par ces auteurs, Sandra Laugier montre toutefois qu'une telle éthique de l'attention résiste fortement à se laisser traiter en termes d'économie. Loin de conduire à simplement mesurer une valeur-attention inhérente aux objets ou aux comportements, elle nous fait remonter en amont du décompte des valeurs, vers les structures de valorisation elles-mêmes : « ce qui se compte » au niveau des réalités économiques apparaît ainsi comme suspendu à « ce qui compte » au niveau de l'attention éthique. Les calculs économiques seront toujours à la traîne des valorisations éthiques – qui déplacent constamment les rapports entre figure (ce qui se voit) et fond (ce qui fait voir), et qui relèvent de « l'aventure » (exploratrice) davantage que de la mesure (exploitatrice).

Martial Poirson, quant à lui, dans un chapitre conclusif, nous incite à adopter la démarche d'une sociologie économique afin de penser conjointement et indissociablement les conceptions économique et esthétique de l'attention développées dans le présent ouvrage, à travers la configuration nouvelle d'un « capitalisme artiste », particulièrement efficace dans l'appréciation de la valeur artistique (chapitre 17). En réponse au *tropisme négociant* lié à la financiarisation croissante de l'art par des « artistes-entrepreneurs » soucieux de gérer leur capital symbolique, d'optimiser leurs ressources créatives et de maximiser leur coefficient de visibilité au sein d'un grand marché saturé des biens symboliques, il

semble en effet qu'émerge depuis une trentaine d'années un *tropisme esthétique* symétrique visant à intégrer l'art et la culture au dispositif productif à des fins mercantiles. Cette intégration des externalités artistiques au système capitalisme prend la forme de puissants dispositifs de capture et d'accumulation du capital attentionnel, au fondement de relations renouvelées de production, de consommation et d'échange. Mais il peut tout aussi bien, de façon incidente, prendre la forme de dispositifs de réflexion et de détournement du capital attentionnel au sein d'« entreprises critiques ». Martial Poirson nous invite par conséquent à distinguer entre un régime de *visibilité*, fondé sur l'ostentation et la sidération, et un régime de *visualité*, fondé sur la mobilisation et la réflexion, afin d'identifier différents registres attentionnels : captation, distraction, captivation, réfraction.

Les questions évoquées dans cette troisième partie au carrefour de l'éthique, de l'esthétique et des pratiques artistiques – questions de cadrage, de refocalisation, d'immersion, d'exhibition, de visibilisation, de capacité à (faire) remarquer ce qui (devrait) compte(r) – excèdent, certes, le domaine propre de « l'économie » (*economics*). En même temps, comme le montre la synthèse conclusive de Martial Poirson, mais comme le discutaient aussi explicitement Christophe Hanna et Sandra Laugier, ces questions sont centrales dans les processus de valorisation qui constituent bien (aujourd'hui, au moins) l'infrastructure, et non plus la superstructure, de nos économies (*economy*). Une économie de l'attention (*attention economics*) se doit donc d'être pluridisciplinaire pour rendre compte des fondements et des mécanismes de l'économie de l'attention (*attention economy*).

L'attention au cœur et au-delà de l'économie

On s'étonnera à juste titre de voir un ouvrage intitulé *L'Économie de l'attention* ne pas inscrire d'économistes orthodoxes à son sommaire. Dans un article synthétique sur la question, Emmanuel Kessous, Kevin Mellet et Moustafa Zouinar remarquent que la notion d'attention est « délaissée par la plupart des économistes » et que « malgré les efforts de formalisation de certains auteurs, l'économie de l'attention apparaît davantage

comme une formule « incantatoire » qu'un champ de recherche bien structuré » [Kessous *et al.*, 371 – voir également le scepticisme exprimé par Adrian Staii dans ce volume]. Ils expliquent cette absence des économistes par une raison d'incompatibilité théorique avec les postulats de l'orthodoxie néoclassique :

L'idée selon laquelle la captation de l'attention des consommateurs est un préalable à la réalisation de transactions n'est guère familière pour l'économiste formé dans la tradition néoclassique. Celui-ci considère soit un marché parfait où les consommateurs rationnels sont informés des produits et prix disponibles, soit un marché imparfait par manque d'information (et non d'attention) [*ibid.*, p. 365].

On pourrait trouver une confirmation de ce fait dans les conclusions auxquelles aboutit celui qui s'est attaché le plus sérieusement à construire une formulation rigoureuse de l'économie de l'attention dans le langage néoclassique. Après avoir publié un article très orthodoxe sur les « Attention Economies » dans un volume du *Journal of Economic Theory* en 2007, Josef Falkinger faisait paraître l'année suivante une réflexion beaucoup plus problématique dans un article important intitulé « Limited attention as the scarce resource in an information-rich economy ». Il y soulignait l'importance de distinguer entre le fonctionnement des économies caractérisées par une richesse d'information (et donc par une rareté d'attention) et celui des économies caractérisées par une pauvreté d'information. C'est seulement dans le cadre conceptuel fourni par ces dernières que l'économie orthodoxe a construit ses modèles. Si les économistes néoclassiques parlent finalement si peu de l'économie de l'attention – alors même que son importance saute aux yeux de quiconque observe un peu lucidement nos comportements effectifs – c'est peut-être parce que cela les contraindrait à un changement radical de paradigme, pour lequel ils ne se sentent visiblement pas équipés.

Dans son effort pour adapter les modèles néoclassiques aux économies riches en informations, Josef Falkinger bute

rapidement sur des évidences qui invalident les cadres interprétatifs dominants, alignés sur l'optimisation des choix rationnels :

L'analyse présentée ici d'une attention limitée constituant une ressource rare nous rend sensibles au fait que la compétition économique est soumise à un filtre perceptif et que l'ensemble des objets perçus est un sous-ensemble des objets économiquement possibles. Dans une économie riche en informations, il n'y a aucune garantie que les objets perçus soient les meilleurs objets possibles [Falkinger, 2008, p. 1612].

Dès lors qu'on prend en compte le fait (pourtant évident) que les pouvoirs très inégaux d'attraction attentionnelle (publicitaire) mobilisés par les différents producteurs de biens marchands vicient fondamentalement la prétendue rationalité du choix des agents économiques, c'est tout l'édifice néoclassique qui s'effondre comme un château de cartes. Aussi Josef Falkinger voit-il son raisonnement déboucher sur une proposition proprement révolutionnaire, issue en droite ligne de la logique affolée de la doctrine orthodoxe, mais prenant complètement à rebours ses conclusions habituelles : si l'on veut rétablir une solution efficiente garantissant la rationalité et la libre compétition d'une économie riche en informations, il faut imposer une taxe sur l'émission des signaux (publicitaires) trop puissants qui biaisent la distribution optimale des ressources attentionnelles (et il faut redistribuer aux consommateurs le revenu de cette taxe sur la pollution publicitaire) [Falkinger, 2008, p. 1614]. Si elle était prise au sérieux par les économistes orthodoxes, l'économie de l'attention ferait de tous les néoclassiques des interventionnistes forcenés !

Face à cette démission des spécialistes attirés de la discipline économique, cet ouvrage collectif aborde donc l'économie de l'attention depuis un triple point de vue d'extériorité tout à la fois intéressée et critique. D'une part, il vise à introduire le public francophone aux problématiques de l'économie de l'attention développées depuis bientôt deux décennies dans des publications anglo-saxonnes, allemandes ou italiennes, encore insuffisamment représentées dans les débats sociopolitiques hexagonaux. D'autre part, il espère apporter des contributions originales

contribuant tout à la fois à approfondir et à relativiser la nouveauté conceptuelle introduite par ce champ de réflexion encore émergent : nous commençons à peine à comprendre les mutations anthropologiques induites par la diffusion des technologies numériques sous l'aiguillon du profit capitaliste, et l'économie de l'attention occupe une position stratégique centrale pour nous aider à y voir un peu plus clair. Enfin, cet ouvrage s'efforce de fournir des contrepoints – voire des contrepoisons – à la mainmise que l'idéologie économiste risque d'imposer sur une approche des phénomènes attentionnels se réclamant d'une « économie de l'attention ».

D'avantage qu'à des certitudes, les études réunies ici engagent donc à cultiver une saine ambivalence, qui peut paraître relever de la contradiction. *Oui*, il est indispensable de parler aujourd'hui de l'attention en termes d'économie, comme de parler de l'économie en termes d'attention – et, de ce point de vue, les travaux de Franck [1998, 2005, 2013], Lazzarato [2001, 2004], Stiegler [2001, 2004, 2006, 2008], Beller [2006], Pasquinelli [2008], Boullier [2009, 2012], Scholz [2013], McKenzie Wark [2013], Crary [2013] apportent des éclairages incontournables pour nous laisser moins démunis face aux transformations sociales en cours. Mais *non* – et la plupart des auteurs cités à l'instant le disent explicitement dans leurs travaux – on ne saurait enfermer la puissance, la richesse et la complexité des phénomènes attentionnels dans la conception productiviste et consumériste de l'économie promue par le capitalisme contemporain. Les débats relatifs à l'économie de l'attention apparaissent aujourd'hui comme constituant à la fois un *symptôme* de la colonisation de nos esprits par le virus de l'économisme, et comme porteurs de *remèdes* possibles contre ses méfaits. Le véritable défi est donc de mesurer les enjeux de la réduction économiste de l'attention, pour mieux travailler à l'en émanciper.

Cette double tâche, moins contradictoire qu'il n'y paraît, passe d'abord par la multiplication des perspectives disciplinaires qui, en éclairant chacune une dimension insoupçonnée des phénomènes attentionnels, aide à résister à leur réduction aux seuls paramétrages économiques. Outre les nombreuses

disciplines réunies dans les pages de ce volume, il faut bien entendu écouter ce qui a été élaboré, pour rendre justice à la multidimensionalité des questions attentionnelles, du côté des psychologues [Gibson, 1996 ; Camus, 1996 ; Kramer, 2006 ; Kahneman, 2012], des psychanalystes [Bion, 1990], des politologues [Jones et Baumgartner, 2005], des sociologues du travail [Datchary, 2011 ; Chabot, 2013], des éducateurs [Hayles, 2007 et 2012 ; Kaplan, 2013], des rhétoriciens [Lanham, 2006], des historiens de l'art, de la littérature et de la pensée [Crary, 2001 ; Hagner, 2003 ; Daston, 2004 ; Pedulla, 2008 ; Koehler, 2009 ; Blair, 2010 ; Citton, 2010, 2013 ; Schaeffer, 2011 ; Mazzarella, 2011 ; Doueihi, 2011 ; Carnevali, 2012] ou encore des archéologues des media [Kittler, 1986 ; Szendy, 2001 ; Zielinski, 2002 ; Didi-Huberman, 2000, 2002 ; Flusser, 2006 ; Huhtamo et Parikka, 2011 ; Citton, 2011, 2012 ; Parikka, 2012].

Mais mesurer les enjeux économiques de l'attention sans la réduire à ses seuls paramétrages économistes invite surtout à inscrire la réflexion sur l'attention dans le cadre d'une critique radicale des logiques capitalistes (néolibérales) qui paraissent condamnées à nous enfermer dans de calamiteuses impasses sociologiques aussi bien qu'écologiques. L'économie de l'attention semble bien relever de ce *capitalisme terminal* décrit par Jonathan Crary [2013], Franco Berardi [2009, 2010], Jean-Paul Galibert [2012] ou Pascal Chabot [2013], lorsqu'ils soulignent comment, en repoussant par tous les moyens cette ultime frontière d'improductivité et de non-consommation qu'est notre temps de sommeil, la dynamique capitaliste se voit de plus en plus intimement hantée par l'horizon du suicide (à travers un épuisement du sens de nos gestes, sous la pression croissante d'une sursollicitation productive conduisant à la dépression et au *burn out*). Si les prédictions spectaculaires (mais systématiquement erronées) d'un effondrement imminent du capitalisme ont sans doute de quoi laisser sceptique, le goulot d'étranglement écologique constitué par le dérèglement climatique donne aux aberrations récentes de la finance globalisée, à la priorité obsessionnelle attribuée à « la croissance », et à la négligence envers les conséquences environnementales de cette fuite en avant consumériste, des accents

d'irresponsabilité proprement surréalistes. À l'échelle collective et planétaire, nous ne faisons clairement pas (assez) attention aux conditions matérielles (climatiques, énergétiques) dont dépendent nos formes de vie. Comme le fait sentir la distance séparant le fait d'être attentif de celui d'être-attentionné, l'enjeu d'une écologie politique ne saurait se réduire à la seule « vigilance » visant à assurer « la survie » des sociétés humaines à l'heure des périls de l'anthropocène : il doit viser plus largement à instaurer une attention constamment ouverte à la question de déterminer ce qui constitue « la vraie vie » pour chaque communauté humaine.

Dans cette perspective, l'économie de l'attention constitue l'horizon terminal du capitalisme dans au moins deux sens différents, liés entre eux mais ouvrant sur des conséquences éthiques et politiques potentiellement divergentes. D'une part, on peut y voir le symptôme de la fin d'un cycle historique qui aura mis trois siècles à se généraliser sur l'ensemble de la planète : la maximisation de la production de biens matériels favorisée par la privatisation des moyens de production et l'individualisation des performances, relayées par la finance actionnariale, atteint ses limites dès lors que l'attention humaine voit converger sur elle le statut triplement central de ressource productive, de condition de consommation et de principe de valorisation. Les exigences de la survie ont longtemps neutralisé les effets de cette triple convergence, en orientant les activités vers la production de biens de première nécessité. L'émergence, dans certaines régions du monde, d'une « société d'affluence », durant la seconde moitié du xx^e siècle, a toutefois pour conséquence de « désorienter » nos activités productives, et de rendre désormais incontournable le nœud intime et incestueux qui associe attention et valorisation au point d'articulation entre production et consommation. L'émergence des questions d'économie de l'attention depuis les années 1970 (et leur insistance croissante à partir des années 1990) tout à la fois révèle, dénonce et oblige à dépasser la désorientation profonde de la dynamique capitaliste, qui nous pousse à produire plus et mieux, mais qui sape simultanément les mécanismes de réflexion et de délibération concernant les finalités et

les significations de la production [Stiegler, 1996 ; Citton, 2011, 2012a].

Mais autant que la fin d'un cycle appelé à venir buter sur les questions enfin incontournables de l'orientation de notre attention, l'horizon terminal du capitalisme mérite d'apparaître comme le point de départ (ou de relance) de multiples réflexions et de multiples pratiques qui tracent d'ores et déjà (et parfois depuis très longtemps) des voies prometteuses vers de nouvelles formes de valorisation. Il serait en effet triste (et dangereux) de laisser aux seuls apologistes des progrès du capitalisme technosomiste le monopole des discours d'espoir, en cantonnant les positions critiques à des déplorations sur la distraction de nouvelles générations et sur le caractère suicidaire des comportements émergents.

Les plaintes sur la surabondance communicationnelle méritent également de se lire dans le contexte d'un mouvement à très long terme de démocratisation des prises de parole. Si on se plaignait de la surcharge informationnelle dès la Renaissance (en reprenant parfois mot pour mot des lamentations traduites des auteurs latins) [Blair, 2010], si un écrivain des années 1750 se sentait déjà submergé dans des flux de discours dénués de tout ancrage dans la vérité [Citton, 2011], c'est que, de tout temps, ceux qui se sont sentis investis de l'autorité propre à tenir des discours chargés de programmer de haut la vie sociale ont été inquiétés – dans leurs projets et dans leurs positions de pouvoir – par l'émergence de voix dissidentes, toujours perçues comme surnuméraires, chaotiques et désorientantes, parce que venant toujours « en trop » par rapport à leur seule version « autorisée » [Certeau, 1990 ; Flusser, 2006]. Voilà plusieurs siècles qu'avec les progrès de l'alphabétisation (1700-1900) et des facilités de communication et de diffusion (1900-2000), les voix et les paroles se multiplient de façon spectaculaire – et réjouissante.

Dans cette perspective, la surabondance, la distraction voire l'inanité de ce que l'on critique tant dans notre économie de l'(in)attention sont à lire comme le symptôme d'une démocratisation pluriséculaire, qui appelle certes un travail nouveau de réorientation, mais qui doit nous vacciner contre toute nostalgie

envers un « bon vieux temps » de concentration studieuse et d'autorité centralisée. Ce travail de réorientation mérite de se situer à la fois au-delà des nostalgies envers un exercice plus vertical du pouvoir et au-delà de la myopie capitaliste qui saccage actuellement nos solidarités transindividuelles et nos biens communs. On peut d'ores et déjà voir les problématiques de l'économie de l'attention contribuer à esquisser quelques nouveaux horizons de recherche et d'expérimentation pratique.

La montée en puissance des approches relevant du *care* fait apparaître à quel point nos soucis éthiques et nos activités de soins dépendent d'une problématique de l'attention, en mettant au premier plan le lien intime unissant le fait d'être « attentif » à celui d'être « attentionné » [Laugier *et al.*, 2010 ; Boullier, 2010]. La prise de conscience (désespérément lente et morcelée) des limitations environnementales à nos modèles de croissance exige de développer non tant une économie qu'une *écologie* de l'attention, mieux à même à la fois de focaliser notre attention sur les menaces environnementales que nous laissons s'accumuler dans une indifférence tragique et de recadrer les luttes écologiques autour de problématiques attentionnelles [Gamboni, 2014 ; Citton, 2014 ; et dans un genre très différent Goleman, 2013a]. Les réflexions sur l'attention présentées dans ce volume s'articulent également à une reconfiguration en cours des théorisations des rapports entre expérience esthétique et action [Hanna, 2010 et 2015 ; Schaeffer et Levitte, 2012 ; *Multitudes*, 2014], ainsi qu'aux revendications d'un nouveau matérialisme rejetant les illusions de « l'immatériel digitaliste » ou de « l'informatisation posthumaine » pour resituer dans notre corps matériel un nœud d'articulation indépassable entre attention médiatique et orientation corporée [Hayles, 1999 et 2012 ; Martin-Juchat, 2008 ; Pasquinelli, 2008 et 2013 ; Méchoulan, 2011].

Mais si l'économie de l'attention mérite de se libérer des carcans de la pensée économique, c'est d'abord pour s'ouvrir des perspectives *politiques* qui paraissent bien se caractériser aujourd'hui par leur scepticisme envers l'hégémonie du raisonnement économiste. Nos dispositions attentionnelles – inéluctablement transindividuelles – se trouvent mutilées par une pression

individualisante qui vient obturer notre horizon à la fois temporel et politique, selon une logique admirablement décrite par Bernard Aspe :

La réussite du capital ne tient pas à l'atomisation des individus, mais à ceci qu'il réussit chaque jour, pour chacun, à transformer « *Le temps presse* » en « *Je n'ai pas le temps* ». Si les sujets, aujourd'hui, ne sont pas dans la lutte, ce n'est pas parce que cette dernière ne serait pas à leurs yeux justifiée, ce n'est pas même d'abord parce qu'ils auraient peur de ses conséquences, c'est avant tout parce qu'ils n'ont pas le temps de la mener [Aspe, 2013, p. 36].

Si une politique authentiquement démocratique exige d'interrompre cette économisation étouffante de l'attention, qui ne nous laisse pas le temps de questionner la désorientation de nos économies, alors on peut espérer que la lecture d'un volume consacré à l'économie de l'attention puisse constituer un premier pas aidant à une réappropriation, indissociablement individuelle et collective, de notre temps, de notre attention, de nos économies et de nos devenir politiques.